

Romain VERLUT

## ROUEN (Seine-Maritime), CÉRAMIQUES DU BAS-EMPIRE ET TRANSITION Approches des problématiques

La ville de Rouen a fait ces dernières années l'objet de nombreuses fouilles d'une superficie souvent supérieure à 1000 m<sup>2</sup>. Celles-ci se sont situées tant au cœur de la ville antique que sur sa périphérie et ses abords. Naturellement, des quantités de céramiques en ont été extraites et, parmi elles, pour la fin de l'Empire et le début de la période mérovingienne, nous avons remarqué l'existence de lots homogènes, très typés, qui proviennent d'ensembles stratigraphiques serrés et circonscrits. Ces lots représentent à chaque fois quelques tessons, souvent de plusieurs formes, sans jamais représenter, toutefois, la majorité du matériel céramique fourni par la ou les couches concernées. De plus, il est rare de retrouver ces céramiques sur d'autres chantiers situés ailleurs dans la ville. A l'évidence, il ne s'agit pas de productions des alentours de Rouen.

Prenons trois exemples :

□ Les céramiques noires du V<sup>e</sup> s. trouvées sur le chantier du Tunnel Saint Herbland. Il s'agit d'une poignée de tessons, provenant de plusieurs formes fermées, d'une pâte noire, très grasse, et décorés à la molette... A l'examen oculaire, ils sont en tout point comparables aux tessons exposés en vitrine et provenant du Bessin, c'est-à-dire d'une région à un peu moins de 200 km au sud-est de Rouen, en bordure du massif armoricain et pas du tout sur un des grands axes traditionnels du commerce rouennais. Du point de vue du contexte archéologique, nous sommes hors du *castrum*, le long d'un bâtiment de plus de 30 m de longueur, qui avait été construit à la fin du II<sup>e</sup> s., et dont l'occupation a duré au moins jusqu'au XI<sup>e</sup> s. A notre connaissance, aucune autre céramique de ce type n'a été retrouvée ailleurs dans la ville de Rouen. La question qui se pose alors est : y-a-t-il une relation de causalité entre le lieu (hors *castrum*, dans un bâtiment antique resté en élévation) et le caractère unique de ce lot de céramique dans la ville ?

□ Les sigillées d'Argonne décorées à la molette avec motifs paléochrétiens. Je n'ai pas besoin, me semble-t-il, de vous décrire ce type céramique. On en connaît à Rouen à peu près une quinzaine de fragments. Ils

proviennent tous des différents chantiers situés au pied de la cathédrale. Est-il forcé d'envisager qu'il puisse y avoir un lien entre la présence de la cathédrale et la présence de céramique paléochrétienne sur le même lieu ?

□ Enfin, les Black-Burnished –je dis "les" Black-Burnished parce qu'elles n'ont pas toujours été différenciées sur les plus anciens chantiers– : il n'est pas rare d'en trouver un peu partout à Rouen ; mais leur taux est très variable : de presque la moitié de l'effectif d'une couche devant la cathédrale à l'absence dans d'autres niveaux pourtant de nature et de chronologie a priori identiques.

En conclusion de ces trois exemples, nous devons constater que la ville à la fin de l'Empire, alors qu'elle s'est renfermée dans son *castrum*, et jusqu'au V<sup>e</sup> s., se présente comme une mosaïque de populations contrastées quant à leurs usages céramiques. Le point le plus marqué de ce contraste porte sur les céramiques importées dont les origines sont très variables et assez exclusives d'un point à l'autre de la cité. Sans doute y-aurait-il aussi à étudier le mobilier complémentaire de ces céramiques pour tenter de voir s'il ne présente pas lui-même des spécificités localisées par rapport à la ville.

Ce constat présente cependant des limites : l'avenir apportera peut-être de nouvelles découvertes qui viendront nuancer ce tableau, mais je crois que l'échantillonnage de fouilles ayant touché ces niveaux est suffisant pour que ces conclusions ne soient pas bouleversées. Il y a le fait que les niveaux archéologiques concernés n'étant pas généralement charpentés de structures maçonnées, ils ont subi plus que d'autres les perturbations ultérieures ; lorsque l'on peut les fouiller, ils sont généralement d'une étendue limitée, ce qui peut induire une perception localisée des types céramiques qui en sont issus. Cependant, on devrait les retrouver en céramique résiduelle dans les niveaux postérieurs, ce qui n'est pas le cas, contrairement aux monnaies des mêmes époques. D'autre part, il faut bien noter que ces niveaux archéologiques, un peu ingrats à fouiller

dans le cadre d'un sauvetage, n'ont pas toujours pu être étudiés. On peut aussi arguer qu'il s'agit là de phénomènes extraordinaires ou liés au hasard des vicissitudes de l'histoire et de l'implantation des chantiers de fouille ; mais je n'ai pris que trois exemples, il y en a sûrement d'autres, et sans doute de plus éclairants mais ils sont plus difficiles à cerner, parce que, au moment du traitement, se produit une perte d'information préjudiciable à l'approche de ces lots de céramiques ; elles sont chaque fois peu nombreuses et pas très bien identifiées, en tout cas mal connues : pourquoi s'attarder sur trois tessons d'un type que l'on n'a jamais rencontré et qui, en eux-mêmes, permettent rarement de se faire une idée du groupe céramique auquel ils appartiennent...

Ces limites étant posées, il convient d'essayer d'explicitier les causes ou, plus exactement, les modalités de cette situation. Les facteurs potentiels peuvent en être multiples : l'organisation topographique des différentes fonctions dans la ville, une répartition des populations tranchée selon des critères de niveau économique, ou d'option culturelle ou religieuse, ou d'origine ethnique...

Mais je crois qu'aucun de ces facteurs ne suffit à expliquer cet état de fait. Il faudrait plutôt envisager une répartition de groupes sociaux qui coexistent très différemment les uns des autres, dans et autour de la même ville. Le lien interne de chacun de ces groupes pourrait être le secteur professionnel d'activité. Il va de soi qu'ils ont chacun des spécificités dont l'origine ethnique, qui est nécessairement un des critères fondamentaux, dans une ville portuaire. La présence de telle céramique importée à tel ou tel endroit de la ville montre plus un attachement culturel de la branche sectorielle qui réside là, que l'effet d'un commerce de céramique de région à région. Il ne faut donc surtout pas limiter l'interprétation d'une céramique importée à une simple affaire de marchands de poteries car, avec une céramique qui se déplace, c'est non seulement la poterie qui se déplace mais aussi des marchandises et surtout des hommes et, avec eux, des cultures.

Je voudrais ici revenir sur le terme de "céramique importée", qui est une expression d'une certaine lâcheté parce qu'elle sous-entend une action commerciale au travers d'une frontière ou, au moins, d'une limite, alors qu'elle recouvre en fait tout ce qui n'est pas produit localement. Le mot "importé" étant commode, je le conserverai, tout en n'oubliant pas que :

- premièrement, le fait commercial peut être absent des raisons du déplacement de la céramique entre le point de production et le lieu de découverte comme, par exemple, pour le gobelet ou la marmite du soldat, ou porter sur autre chose que la céramique elle-même, comme le contenu dans le cas des amphores. Ce contenu peut être aussi non matériel comme le contenu idéologique d'une molette paléochrétienne. Le choix d'avoir une céramique produite lointainement peut aussi se faire parce que, pour des raisons qui nous échappent, on a coutume de réaliser tel geste de la vie avec tel type de céramique et, là, il est évident que le fait

commercial prend une tout autre signification, beaucoup plus marginale dans les causes de l'origine lointaine ;

- deuxièmement, il n'y a pas nécessairement franchissement de limite ou de frontière : par exemple, pour nous rouennais, quelle est la céramique la plus importée entre une céramique du sud de l'Angleterre et une sigillée d'Argonne ? De façon complémentaire, lorsque l'on parle de "productions locales", et à condition que celles-ci soient clairement identifiées, il faut aussi se marquer une limite. Je vous proposerais donc, si vous en êtes d'accord, quelque chose de l'ordre de la cinquantaine de kilomètres, c'est-à-dire une distance qui ne sous-entend pas d'infrastructure d'étape, ni une organisation professionnelle de collecte/transport/distribution de la marchandise, qui soit spécifique ou indépendante de la production.

Il me reste, après l'avoir relativisé à outrance, à revenir sur le fait commercial, parce que, par exemple, on ne peut pas l'exclure de la diffusion de la sigillée d'Argonne à Rouen qui, toutes catégories confondues, est assez bien répartie dans la ville. L'acte commercial repose toujours sur une dialectique producteur/consommateur avec, pour les céramiques importées, un intermédiaire. Pour la période qui nous intéresse ici, nous avons constaté que les consommateurs étaient extrêmement ciblés selon certains produits — ce qui sous-entend un retour de la demande vers le centre de production. Le lien commercial me semble beaucoup plus serré que ce qu'il était lors des grandes diffusions des sigillées du centre et du sud de la Gaule, la moindre distance au centre de production (l'Argonne) est-elle la seule cause de ce changement ? Je ne le crois pas. Les productions de la Gaule du Centre et du Sud nous ont inondés, les livraisons devaient en être quantitativement très importantes. L'impression qui en ressort est celle d'une uniformisation de la consommation céramique, malgré la variété des types, et d'une forme d'adhésion à la culture matérielle de l'Empire. A l'inverse, au IV<sup>e</sup> s., on tend à une différenciation des groupes sociaux, entre autres au travers des goûts céramiques. Comment les mêmes structures commerciales auraient-elles pu s'y adapter ? L'importation de l'Argonne, au IV<sup>e</sup> s., à Rouen, semble plus relever d'un commerce d'accompagnement ou plutôt du retour d'un flux commercial portant sur d'autres marchandises, que des commercialisations massives dont la sigillée des siècles précédents était l'objet.

Pour conclure, il nous semble, avec l'exemple de Rouen, que nous passions à la fin du III<sup>e</sup> s., en matière d'usages céramiques, d'une diffusion unitaire modulée par les influences géographiques et agrémentée par les productions locales, à une diversification ethnologique sinon ethnique dont chaque groupe constitutif de la ville garde un lien à une ou plusieurs régions d'origine, lien marqué par la présence choisie de ces céramiques "importées". Le trait majeur de ce nouvel état de chose étant la localisation précise des types identifiés à l'intérieur de la cité.

## DISCUSSION

Président de séance : B. DUFAY

**Bruno DUFAY** : Merci de nous avoir donné un exposé aux problématiques si larges, de montrer tout l'intérêt que l'on a à prendre en compte, non pas des sites au sens étroit du terme mais bien, en l'espèce, toute une ville.

**Alain FERDIÈRE** : J'ai été très intéressé par ces observations au caractère général. Pour ce qui est des relations entre lieux de productions et lieux de consommations, vous avez évoqué la distance d'une cinquantaine de km. Je me demande s'il ne faudrait pas faire une distinction entre la production strictement locale, dans la ville et ses abords immédiats, et le territoire économique, dans la mesure où on peut le définir, en se fondant sur les modèles de l'archéologie spatiale des Britanniques qui serait plutôt de l'ordre d'une trentaine de km.

**Romain VERLUT** : Dans le cas de Rouen, il n'y a pas de production à proximité immédiate de l'agglomération.

**Bruno DUFAY** : Cela me paraît tout à fait étonnant. Les fouilles récentes montrent, de plus en plus, que chaque agglomération d'une certaine importance était dotée de nombreux ateliers, en périphérie.

**Romain VERLUT** : Alors ils sont passés entre les gouttes de la répartition des chantiers.

**Patrick BLASZKIEWICZ** : Quand je parlais de Lyons-La Forêt, c'est un peu la ceinture dont parle B. Dufay, certes une ceinture un peu large puisqu'à une quarantaine de km.

**Bruno DUFAY** : A. Ferdière faisait allusion à des ateliers comme on peut en avoir à Paris, à Beaumont-sur-Oise, etc., qui sont vraiment à quelques centaines de mètres du centre de l'agglomération, voire à Breuvignes où ils sont à 5-6 km. Je ferai toutefois une nuance par rapport à ce que dit A. Ferdière : le modèle britannique est séduisant mais il a, à mon sens, l'inconvénient de placer évidemment le centre économique au centre de son territoire et cela ne paraît pas forcément coller avec la réalité. J'en prends pour exemple la diffusion des productions des ateliers de La Boissière-Ecole où il est tout à fait clair qu'ils sont excentrés ; il y a donc d'autres choses à chercher, des concurrences, des zones mieux desservies que d'autres, des divisions géographiques, etc.

**Alain FERDIÈRE** : J'ai fait une petite enquête, très superficielle d'ailleurs, pour voir où se situent les ateliers. Contrairement à une idée qui apparaît souvent dans la bibliographie, il semble que les villes – au sens strict, je veux dire les capitales de cités – qui ont des ateliers relativement importants ne sont pas si nombreuses que cela. En revanche, si on prend les agglomérations secondaires, on trouve beaucoup plus systématiquement ces productions. Finalement, il semblerait, pour la plus grande part, que ce soit ces agglomérations secondaires et non les villes et leur périphérie immédiate qui soient les lieux de production majeurs, y compris pour la sigillée puisque, à quelques exceptions près, par exemple Lyon et Trèves, la majorité des ateliers de sigillées ne sont pas dans des chefs-lieux de cités.

Sur la modélisation, bien entendu, c'est caricatural et, bien entendu, dans le détail, c'est faux. Dans beaucoup de cas, il faut prendre en compte la topographie, l'hydrographie et d'autres données. Mais la modélisation a par ailleurs des avantages !

\* \*  
\*

